

CHAPITRE IV.

Les œufs de goélands. — Un merveilleux *aquarium*. — Perspective d'un festin de Lucullus. — Désappointement. — Incartades et punition d'Albert et de Tom. — Les phoques. — Départ. — Atterrage de Santa-Margarita. — Encore des querelles et du désenchantement.

4 juin. — Dès le point du jour, M. de Raousset part avec Simon pour la recherche des chèvres et de l'aiguade. Simon était un terrible buveur d'eau en toute occasion, et n'appréhendait rien tant que la perspective d'être mis à la ration : c'était donc affaire à lui de nous en procurer.

Nous nous répandons sur le plateau, qui forme un triangle de peu de superficie, découvert au nord et à l'ouest, protégé du côté de l'orient par les hauteurs auxquelles il sert de base. Ces hauteurs présentent des revers très-roides et d'un navrant spectacle : roches calcinées, de couleur roussâtre ici, bleuâtre plus loin ; çà et là quelques aloès, quelques palmiers nains en groupes de deux ou trois généralement, suspendus à une corniche ou dans le repli d'une étroite ravine. D'ombre, nulle part, d'humidité, encore moins.

La présence inusitée d'êtres humains sur ce roc effarouche une nuée de goélands dont il est le sanctuaire inviolé. Nous sommes entourés de leurs nids, et la vue de ces gros œufs verdâtres et mouchetés nous procure des réminiscences d'omelette au lard sous l'influence desquelles nous en récoltons une centaine.

Sur cette aubaine, nous revenons à bord où chacun a quelque chose à faire, qui des réparations au grément, qui l'inspection des carabines. Chemin faisant, Tom nous

fausse compagnie, ce qui provoque quelques murmures menaçants.

On se mit à l'œuvre de la meilleure humeur du monde. Le temps était magnifique, le ciel pur, le soleil radieux et ardent ; depuis la veille, la température s'était singulièrement élevée, et nous nous réjouissions de ce changement sans penser à ses conséquences futures.

Rien de plus original que l'anse secrète où notre gentille embarcation dormait sur une eau paisible comme celle d'un lac. Je ne pus résister au désir de juger à distance de l'effet que nous devions y produire, et, prenant le canot, je me rendis à l'îlot voisin. Le tableau qui de là s'offrit à mes yeux eut fait la joie d'un peintre de genre. La bizarre conformation de ce nid de pirates, la placidité de ces eaux opposée aux fureurs de l'Océan qui étroit et bat en brèche de toutes parts leur formidable ceinture de pierres, cette petite barque à la mine provocante, le nombre et l'apparence singulière de ceux qui la montent, tout cela captive et séduit. L'imagination surexcitée se représente sans effort une halte des *conquistadores*. Ces hommes, entre les mains desquels brille de l'acier, sont peut-être les compagnons de Cabrillo ou d'Ulloa.

L'îlot sur lequel je me trouve, celui du nord-est, est le plus important. Il présente en diminutif la même configuration que l'île : une crête élevée, accore à l'extérieur, appuyée sur un petit plateau à l'intérieur. Le second n'est qu'un rocher bas et semble un morceau détaché du plateau des deux autres, avec lequel il est de niveau. Il est présumable que le tout ne faisait qu'un jadis ; le travail incessant de la mer aura, au long aller, déblayé les issues de ce bassin. Une zone de récifs rend inabordable, comme nous l'avions conjecturé la veille, la partie occidentale du groupe, et les passages du nord et de l'ouest, bordés de roches noyées dans des flots d'é-

cume, paraissent dangereux ; celui par lequel nous sommes arrivés est sain et profond, aussi bien que le reste du bassin.

A l'endroit où la barque est mouillée, sur trois brasses environ, l'eau est si bien endormie que nous distinguons parfaitement le fond, vers lequel l'admiration attire sans cesse nos regards. Nous flottons au-dessus d'un *aquarium* immense, pavé d'une admirable mosaïque ; le safran, l'émeraude, l'écarlate et l'azur s'y marient, grâce à l'effet des tons intermédiaires, des ombres et des reliefs, avec une harmonie que ne saurait avoir la mosaïque, composée de corps de même nature et de même poli sur la même surface. Ici les trois règnes confondus étalent leurs nuances variées, tour à tour métalliques, mates ou veloutées, sous l'éclat d'une lumière tropicale irisée aux prismes de l'eau. Des roches moussues, violacées, rouges ou jaunes, aux aspérités diamantées, formant des montagnes, des bassins, des arches et des cavernes, servent de piédestal à ces nobles murex épineux, dont l'intérieur carminé éveille l'idée d'une gigantesque feuille de rose repliée sur elle-même. Des zoophytes, trait d'union de la vie animale à la vie végétale, épanouies comme les étamines d'une fleur fantastique, mêlent leurs trompes déliées aux longs rubans des algues, qui, dans leurs ondulations capricieuses, semblent animées d'une vie supérieure à celle du polype. L'oursin et l'étoile de mer s'accrochent au granit, et dans les cavités s'agitent de colossales écrevisses, des langoustes géantes ; leur carapace, d'un rouge obscur, enrichie d'arabesques en relief, est mouchetée de pointes d'une teinte perse. Quelques poissons à l'écaille argentée planent au-dessus de ce fond merveilleux comme des oiseaux au-dessus d'un jardin féérique.

Nous jetons des lignes à leur adresse, heureux que nous serions de les admirer de très-près ; mais ils ne

s'en montrent ni curieux ni friands et nous les laissons aux goujats sans nous plaindre : la perspective de l'omelette et du rôti de chevreau ne laisse place à aucun regret.

Pendant que nous admirions, tout en travaillant, ces splendeurs perdues, Albert, peu sensible aux charmes de la nature, avait profité de l'absence de M. de Raousset pour noyer sa raison dans un certain tonneau. Les fumées du troix-six aidant, il devint insolent et nous signifia qu'il était décidé à ne faire de cuisine qu'une fois le jour à l'avenir ; il ajouta que si nous n'étions pas contents il n'en ferait plus du tout, et une foule d'arguments de ce genre. Quelques observations qu'on lui adressa le mirent en fureur et, s'armant d'un sabre-baïonnette, il fit mine de vouloir établir ses droits de la manière la moins discutabile à coup sûr. Mal lui en prit. Saisi et désarmé par des mains robustes, il reçut une correction des plus vertes, à la suite de laquelle il fut jeté, par le panneau ouvert, dans la cale où il demeura coi.

Nos explorateurs revinrent vers midi, n'ayant trouvé ni eau ni chèvres et maudissant M. Limantour, qui n'en pouvait mais. Ils étaient affamés, et furent fort surpris de trouver le diner en retard. Quand M. de Raousset eut appris ce qui s'était passé, il déclara qu'Albert ne ferait plus de cuisine, puisque tel était son bon plaisir, mais qu'il ne mangerait à l'avenir que du biscuit et serait mis à terre au premier port où nous relâcherions pour faire de l'eau. Le malheureux dormait ou feignait de dormir ; il ne prit part ni au diner ni au souper et ne reparût que le lendemain.

Sur ces entrefaites, Tom arriva. Son absence, commentée de toutes façons, nous étonnait à bon droit, et nous avions même eu la bonté de concevoir des inquiétudes : il pouvait s'être laissé tomber dans quelque précipice en essayant de gravir les hauteurs. Quand

il se présenta, flegmatique à son ordinaire, les yeux bouffis, portant sur lui les preuves accusatrices d'une méridienne consommée à l'ombre d'un rocher, sur un lit de mousse et d'herbages desséchés, on ne vit plus en lui qu'un homme qui s'était soustrait au travail de la matinée. Tom n'évita une ration de coups de garettes, dont Spinks voulait lui faire fête, que pour se voir condamné à ne pas diner. C'était la journée aux exécutions.

La viande fraîche nous faisant défaut comme le poisson, nous vîmes dans les œufs de goëlands une fiche de consolation qui avait bien son mérite pour des gens vivant de lard salé. Hélas ! il était dit que nous devions nous en tenir à notre ordinaire. Sur cent œufs, un, un seul, se trouva frais ! On en fit une omelette néanmoins et elle me fut adjugée à l'unanimité, circonstance que je mentionne avec plaisir, quelque futile qu'elle soit en apparence, parce que je dus y voir une démonstration d'estime à laquelle je fus sensible. Je m'étais attaché à demeurer indépendant entre deux partis hostiles et à faire tourner au profit de l'union mon influence officieuse d'interprète ; je compris qu'on m'en savait gré.

Nous étions munis de deux paniers de champagne, cadeau d'un négociant de San-Francisco : on en ouvrit un afin de faire un extra et, aussi, de boire à la santé de ce pauvre Limantour, propriétaire mystifié de ce roc aride. En d'autres termes, nous arrosâmes notre propre mystification.

Les deux explorateurs avaient en vain essayé le matin de parvenir au sommet de l'île. M. de Raousset me propose après diner de faire avec lui une nouvelle tentative et nous partons la carabine sur l'épaule. Les revers sont très-roides, les rochers aigus, le soleil darde du feu ; l'ascension n'est point impraticable, mais les fatigues sont suffisamment grandes pour nous faire renoncer à un triomphe purement honorifique. Un petit sentier, battu

sans doute par quelque chasseur de phoques, nous conduit à la pointe méridionale de l'île. Là, au pied de la falaise, règne un lambeau de plage semi-circulaire auquel le sentier vient aboutir. Cette plage borde un bassin assez vaste, défendu du côté de l'Océan par une formidable ligne de brisants qui s'étendent bien loin au large ; roches noyées, aiguilles bizarres, arches audacieuses, masses brutes capricieusement entassées, véritable chaos sur lequel la mer déferle avec acharnement. Après avoir bondi, tourbillonné, mugit en lançant vers le ciel sa base impuissante, après s'être épuisée en prodigieux efforts contre les pointes noires qui déchirent ses vagues blanches d'écume, elle vient, caressante, lécher paisiblement à nos pieds cette grève ignorée. Sur le sable git le corps d'un loup marin tué dans la matinée par M. de Raousset ; il mesure deux mètres et demi environ.

Tout à coup une troupe nombreuse de ces animaux parut dans les brisants, s'y jouant avec une aisance qui nous donna une haute idée de leur force. Il semble incroyable qu'aucun être vivant puisse se hasarder impunément dans cette région de désordre et se mettre en tiers dans la lutte de deux puissances comme l'eau irrésistible, le roc immuable ; les phoques y prenaient plaisir. Quelques-uns s'avancent jusque dans le bassin où l'eau est à peine houleuse. Réunis en un groupe paisible, ils agitent à la surface leur tête arrondie, poussent de petits cris de joie, plongent et offrent de loin à s'y méprendre l'aspect de créatures humaines dans les ébats familiers du bain.

On ne doit pas s'étonner que les anciens, dans leur naïveté relative, aient bâti les fables gracieuses des syrènes, des tritons et des néréides sur la première observation de cet animal au regard humain, doux et courageux à la fois comme le chien, et dont l'intelligence supérieure se révèle par l'instinct de l'inviolabilité du domicile. Le

moyen âge plus grave, réfugié dans d'autres doctrines religieuses sous d'autres latitudes, les prit candidement pour les moines et les évêques des royaumes sous-marins. Au reste, le mâle du phoque capucin est porteur d'une sorte de capuchon qu'il peut à volonté rabattre sur ses yeux et son museau délicat. Ce caprice de la nature aurait induit en erreur des générations moins enfroquées, mais aussi ignorantes, que celles du quinzième et du seizième siècle.

Aujourd'hui moines et évêques amphibies ont été rejoindre syrènes et tritons, mais certaines analogies de conformation ont amené des rapprochements de noms et l'on a le lion marin, le léopard, le loup, l'ours, le chien, le veau, l'éléphant, le lièvre, le cochon, le capucin, etc.

Nous leur adressâmes plusieurs balles sans effet. Ils plongeaient à chaque détonation et reparaissaient au même instant. Il est probable que partout ailleurs qu'à la tête, le plomb glisse sur cette peau huileuse, au poil lisse et serré, recouvrant une épaisse couche de lard, surtout si, avant d'arriver, il a brisé sa course dans l'eau.

L'un d'eux fut atteint cependant. Il pousse un mugissement terrible, bondit, se tord et soulève dans ses efforts puissants des montagnes d'eau. Les autres, épouvantés, prennent la fuite, franchissent les récifs, gagnent la haute mer. Le malheureux cherche en vain à les suivre; affaibli par le sang qu'il perd, il ne peut plus vaincre la redoutable opposition des vagues déchaînées. Longtemps il lutte contre elles avec une énergie farouche, impitoyablement roulé sur les pointes du roc, et mêlant de lamentables gémissements aux ironiques mugissements de la mer qui semblait savourer une vengeance.

Vingt fois repoussé, jamais dompté, il revint vingt fois à la charge. Son sang s'épanchait à torrents et teignait dans un vaste rayon cette eau si violemment agitée; l'é-

cume était de pourpre et partout nos yeux éblouis ne voyaient que du sang. Plus d'une heure nous demeurâmes là immobiles, haletants, fascinés, admirant sans savoir s'il fallait admirer davantage l'être qui se roidissait ainsi contre la nature, ou la nature qui, sans effort, usait ainsi le noble animal. C'était beau à voir, beau de ce charme effroyable des grands combats du cirque romain, alors que bêtes et gens par hécatombes mouraient en défendant avec fureur une vie condamnée.

Victorieuses enfin dans leur immuable destinée, les vagues le rejetèrent dédaigneusement, sans retour, en deçà des rochers. Il résistait encore, mais faiblement, par crises convulsives auxquelles succédait l'atonie. Impuisant bientôt devant l'impulsion languissante de la houle elle-même, il finit par arriver, poussé par elle, jusqu'au rivage où il demeura à sec. Là, frappant le sable de ses nageoires et tournant vers nous sa tête intelligente, il nous lança des regards touchants accompagnés de tristes plaintes. Une balle dans l'œil mit un terme à ses souffrances et à notre anxiété croissante; son agonie nous faisait mal, et pourtant nous ne pouvions nous arracher au spectacle émouvant de cette vitalité exubérante aux prises avec la mort.

Un plomb lui avait traversé le cou de part en part. Il gisait là, vaincu, et la mer, qui déjà avait effacé la souillure imprimée par le sang à son écume immaculée, grondait et bondissait comme avant sans qu'un effort de plus de sa part attestât l'exaltation du triomphe, sans qu'un effort de moins témoignât de lassitude après le combat. Nous regagnâmes silencieusement la barque.

L'heure du souper approchant, l'absence du coq se fit sentir. Tom, stimulé par un long jeûne, s'offrit à remplir ce poste important, à condition d'être exempté désormais de tout service sur le pont. Tom n'était rien moins qu'indispensable à la manœuvre; il dormait tant qu'il n'était

pas à la barre et souvent même, étant de quart, il abandonnait son poste pour aller se coucher, au risque de recevoir des coups; aussi n'eut-on pas de peine à accéder à sa demande, ce qui le remplit de joie. Il triomphait dans ces deux vices favoris, la paresse et la gourmandise; il triomphait aussi de la disgrâce d'Albert, car ces deux rivaux nourrissaient une profonde antipathie l'un pour l'autre.

Nous soupâmes sur le plateau à l'heure où le soleil approchait du terme de sa course; bientôt nous pûmes fixer nos regards sur son disque rougeâtre dépourvu de ses rayons et, quand il effleura l'horizon, nous le vîmes plonger soudain et disparaître comme une goutte de vin qui se détache d'une coupe trop pleine. L'harmonie la plus parfaite régnait parmi nous à ce moment là. Le beau temps, la chaleur, le séjour à terre nous avaient mis en belle humeur et, pour fêter dignement ce premier jour serein, nous achevâmes le panier de champagne. Une heure après nous disions adieu à la prétendue île Cedros.

Cette escale n'avait nullement rempli notre but qui était de faire de l'eau et des vivres. L'eau était d'urgence; à peine à moitié route, nous en étions déjà à notre quatrième baril sur six. Le vent contraire avait singulièrement allongé le chemin sous nos pas et pouvait l'allonger encore; d'ailleurs il fallait prévoir l'éventualité d'une longue croisière dans le golfe. Quant aux vivres, nous en avions assez à la rigueur, mais des raisons d'hygiène nous engageaient à profiter de l'aiguade pour en prendre de frais.

M. de Raousset ne voulait toucher à aucun des ports du golfe où, depuis l'expédition de Walker, il y avait des garnisons; nos papiers n'étaient pas en règle, les soupçons pouvaient être facilement éveillés, et, s'il était reconnu, lui, hors la loi sur le territoire mexicain, son

affaire et la nôtre étaient des plus claires. Le danger était moindre sur la côte occidentale de la péninsule, où il n'y a aucun centre de population important. Il fut question d'aller à l'ancienne mission de Todos-Santos, près du cap San-Lucas, havre forain qu'il ne faut pas confondre avec la baie du même nom dont j'ai déjà parlé.

Spinks proposa alors d'entrer dans la baie de la Magdalena où il connaissait, disait-il, sur l'île Santa-Margarita, une aiguade fréquentée des baleiniers. Le souvenir d'un désastre récent vint pour notre malheur corroborer cette assertion. Le 16 février précédent, le steamer *Indépendance*, allant de San-Francisco à San-Juan-de-Nicaragua, avait été surpris par une tempête dans les parages de la Magdalena. Un incendie s'étant déclaré à bord au même moment, il était venu faire côte sur des récifs à la pointe méridionale de l'île Santa-Margarita. Il y avait quatre cents passagers à bord. Cent cinquante personnes, femmes et enfants principalement, avaient péri dans les flots durant le sauvetage péniblement tenté aux sinistres lueurs du feu. Les survivants de cet horrible drame ayant traversé l'île, avaient trouvé dans la baie des baleiniers, qui les avaient recueillis à demi morts de soif et de faim.

La présence de ces navires n'impliquait pas précisément l'existence d'une aiguade sur l'île, mais plutôt celle des baleines dans la baie. Toutefois la confusion se fit dans nos esprits d'autant plus facilement que le témoignage de Spinks l'avait préparée. Le lieu étant désert, nous devions renoncer aux vivres, mais le sacrifice était bien avantageusement compensé par le bénéfice de sécurité. D'un autre côté, la question de temps, importante aussi, présentait la chose en sens inverse. L'escale de la Magdalena nous coûtera un jour entier; celle de Todos-Santos quelques heures seulement. Le vent fait mine de passer à l'ouest, il serait fâcheux de n'en pas profiter

aussi longtemps qu'il veut nous être favorable. Le pour et le contre s'équilibrant à peu près dans ces diverses considérations, on convient de s'en remettre à dame fortune : si le vent se maintient bon, nous pousserons jusqu'à Todos-Santos; dans le cas contraire, nous entrerons dans la baie de la Magdalena.

Or, dame fortune n'était pas disposée à nous servir et, même les petites faveurs dont nous crûmes devoir la remercier durant ce malencontreux voyage, furent autant de pièges qu'elle nous tendit. Il est vrai que nous y aidâmes. Dès le lendemain de cette décision, elle nous envoya vent debout et grosse mer, si bien que, lorsque nous nous trouvâmes, le 6, en face du goulet de la Magdalena, nous ne vîmes rien de mieux à faire que d'y entrer.

A ce moment-là on s'aperçut qu'on était à quinze milles au large, ce qui amena des récriminations interminables, d'autant plus amères que la brise parut mollir à mesure que nous avançons et nous donna lieu de redouter un calme. Quelle besogne on me tailla là! Je lis sur mon journal, à cette date, cette remarque significative que je dégage de quelques accessoires énergiques : « Ce poste de trucheman me vaudra bien des cheveux blancs! »

Cependant nous approchions de cette entrée qui, formée par les falaises du *Morro-Redondo* et de la pointe *Delgada*, rappelle, par son grandiose, celle de San-Francisco. Elle a deux milles et demi d'ouverture, soit quatre kilomètres environ. La *punta Delgada*, au nord, se rattache aux hauteurs du cap San-Lazaro par une étroite langue de terre basse. Le *Morro-Redondo*, au sud, appartient à l'île Santa-Margarita. Cette île, située entre 24° et 25° de lat. N, par 114° long., court du nord-ouest au sud-est, dans une direction parallèle à la côte dont la sépare un étroit canal au sud. Sa longueur est de quinze à dix-huit lieues sur une largeur qui

n'excède probablement pas quatre lieues au maximum. Elle est haute et escarpée, surtout dans sa partie méridionale où se trouve un sommet de 600 mètres. La vaste étendue d'eau qu'elle enserme est divisée par une pointe de la terre ferme en deux baies, celle de la Magdalena au nord, celle de Almejas au sud.

A deux milles du goulet nous ne rencontrâmes plus que des risées capricieuses qui nous poussaient par saccades; dans le goulet le vent nous manqua complètement et le courant nous drossa d'une manière sensible vers les récifs de la pointe Delgada. Alors éclata l'orage qui grondait sourdement, et comme, depuis quelques jours, blasés sur les invectives, nos gens s'étaient habitués aux menaces, il ne fut plus question que de se jeter aux requins. Ce fut une seconde édition de l'arrivée à San-Benito et le résultat fut le même : nous bordâmes les avirons.

Le soleil était ardent, le courant fort, la distance longue; nous eûmes beaucoup de mal. On mouilla à l'abri de l'île et à quelques milles de l'entrée. Spinks disait que l'aiguade était dans le voisinage; le fait est qu'il n'en savait rien.

Le rivage de la terre ferme est bas et bordé de dunes d'une blancheur éblouissante; il est inhabité. Depuis le P. Guillen qui le visita en 1719, jusqu'à Dupetit-Thouars qui y vint en 1837, tous les explorateurs s'accordent à le représenter comme aride et désolatif au suprême degré. Ce n'est que la stricte vérité, et j'en dirais volontiers pire. L'aspect de l'île n'est guère plus récréatif, si ce n'est que les rochers sont toujours d'un effet moins désespérant que les sables.

Une excursion à terre nous laissa convaincus qu'il n'y avait pas d'eau dans cette partie de l'île. Le jour tirait à sa fin, nous étions harassés de fatigue, meurtris par les épines et les rochers, on se décida à passer la nuit là.

Pendant le souper la barque chasse et gagne le large avec le reflux; nous étions sur un fond de coquilles de mauvaise tenne. On mouilla la seconde ancre qui était fort petite et cela parut suffire; néanmoins on jugea prudent de mettre un homme de garde sur le pont pendant la nuit et comme les marins avaient grand besoin de repos, on confia ce poste à Tom, qui se délassait beaucoup depuis qu'il était cuisinier. Il protesta, mais on n'en tint compte.

CHAPITRE V.

Perte d'une ancre. — La baie de Almejas. — Les deux passages et les deux cartes marines. — Indécisions. — Le dîner à la mer. — Hauts fonds. — Angoisses. — Naufrage. — Sauvetage. — Comment on fait du feu. — Un souper au champagne.

7 juin. — Nous appareillons avec une petite brise du nord dans la matinée de ce jour mémorable. Le malheur voulut que nous perdions là notre maîtresse ancre, qui demeura engagée au fond. C'était un contre-temps sérieux, celle qui nous restait étant trop légère pour nous permettre de mouiller en sûreté désormais dans des parages découverts ou sur des courants. On passa plusieurs heures à draguer avec un grapin, mais sans succès et il fallut y renoncer.

Notre intention était de côtoyer l'île pour y chercher l'aiguade, et de sortir par la passe du sud après avoir traversé la baie de Almejas, dans laquelle nous pénétrâmes vers dix heures sans avoir encore aperçu trace d'humidité sur l'île. On ne songea plus à chercher cette aiguade fantastique, mais bien à gagner la haute mer pour nous rendre le plus vite possible à Todos-Santos.

Le baie de Almejas ressemble à celle de la Magdalena.

A notre droite se prolongeait l'île dont les hauteurs étaient plus escarpées. A gauche fuyaient dans un lointain vague à force d'être lumineux, les dunes de la terre ferme. En face, à longue distance, un plateau bas qui semblait s'étendre fort loin dans l'intérieur, traçait en travers de notre route une ligne blanche miroitant au soleil. Il fallait trouver la sortie.

Ici se présentait une grave difficulté. Nous avions deux cartes; l'une, celle de M. de Raousset, ne portait qu'une issue, l'autre, celle de Spinks, en portait deux et transformait en île le plateau que nous avions devant nous. L'auteur de cette bienheureuse carte avait poussé le soin jusqu'à y marquer des sondages, et, suivant lui, le canal le plus voisin de l'île Santa-Margarita avait trois brasses de fond, l'autre sept. Spinks penchait pour ce dernier, Simon pour l'autre dont l'existence, constatée par les deux cartes, lui paraissait plus certaine. Perseval était indécis à son ordinaire. Pressé d'émettre son opinion par M. de Raousset qui l'attendait pour former la sienne, il conseilla d'avancer en ligne droite vers le plateau jusqu'à ce qu'on pût, à l'aide des lunettes, étudier les abords des deux passes et choisir *de visu*.

Ce subterfuge ingénieux, qui laissait jouir du bénéfice d'inventaire, fut adopté et Tommy, qui tenait la barre, gouverna en conséquence tout en faisant la moue; Simon haussa les épaules et alla se coucher, en attendant le dîner que Spinks préparait lui-même flegmatiquement sans paraître s'intéresser à autre chose. Or, voici à quelle occasion le vieux marin vaquait à pareille occupation.

Tom, garçon à lubies et indépendant si jamais yankee le fut, furieux d'avoir été de garde la nuit précédente au mépris des conventions, avait senti naître en lui dès le matin une aversion insurmontable pour la pratique culinaire; il avait fallu recourir aux grands moyens